

Un médecin bruxellois chez Dupuytren et quelques autres *

par le docteur Armand COLARD (Bruxelles)

Introduction

Mon alerte et savant concitoyen, le Dr Armand Colard, est un de ces hommes sur lesquels les années n'ont aucune emprise. J'ai publié naguère à cette même tribune, et avec son aimable autorisation, quelques épisodes bruxellois de la vie de Baudelaire. Et voici que le hasard faisant bien les choses, le Dr Colard a charmé en décembre dernier maint connaisseur bruxellois en narrant les aventures d'un jeune médecin bruxellois à la découverte des grands Patrons parisiens ** Je donne ci-après, toujours avec son accord bienveillant, *les passages relatifs à Dupuytren*, ceci dans le cadre des manifestations organisées par la Société française d'histoire de la médecine à l'occasion du bicentenaire de la naissance du « brigand de l'Hôtel-Dieu ». J'ai aussi intercalé quelques commentaires personnels.

E. VANDER ELST.

**

Magie des vieux papiers ! Il suffit qu'un hasard heureux nous en ait fait découvrir au fond d'un tiroir ou dans la poussière d'un grenier pour que resurgissent dans nos oublieuses mémoires l'image de personnages plus célèbres que connus ou l'ambiance d'une époque révolue.

Voici que la communication fortuite de quelques lettres d'un médecin bruxellois à son père, écrites en 1829, me plonge dans le milieu des hôpitaux parisiens et spécialement dans le service de Dupuytren.

(*) Communication présentée par le Dr Vander Elst à la séance du 28 février 1978 de la Société française d'histoire de la médecine.

(**) *Revue Médicale de Bruxelles*, volume 33, n° 8, octobre 1977.

Voulez-vous avec moi, sous la conduite d'un de nos Anciens * y faire un tour et renouer connaissance avec une personnalité illustre, mandarin de grand format et chirurgien de grande classe dont nous ne savons à peu près rien, sinon qu'on a donné son nom à un type de fracture et à une maladie.

*
**

Un mot tout d'abord sur notre guide. Il s'appelle André Uyterhoeven. Son père est chirurgien en renom, médecin à Bruxelles de S.M. le roi Guillaume des Pays-Bas. Né à Bruxelles le 2 février 1799, André Uyterhoeven, après de brillantes études au lycée de Bruxelles, entre à l'Ecole de médecine en 1816. De 1818 à 1824, il suit les cours de l'Université de Gand et y conquiert le diplôme de docteur en médecine après une dissertation sur la hernie fémorale. Il émigre à Liège où lui est conféré en 1827 le titre de docteur en chirurgie. C'est vers ce moment que, muni de maintes recommandations, il se décide à faire à Paris un séjour de perfectionnement et de formation en s'inscrivant particulièrement à l'Hôtel-Dieu pour y suivre les cliniques de Dupuytren. Jeune homme intelligent, travailleur et assidu, son propos est de prendre contact avec les plus notoires chirurgiens de la Faculté.

Le voici, médecin frais émoulu de 30 ans, André Uyterhoeven débarque en mars 1829 à Paris. C'est apparemment un jeune bourgeois instruit, communicatif, curieux et ardent à l'ouvrage. En fils empressé et affectueux, il ne manque pas dans de longues lettres de mettre son père au courant des péripéties de sa vie parisienne et des enseignements qu'il y reçoit. Une dizaine de ces missives sont parvenues jusqu'à nous **.

D'un style cursif, elles sont intéressantes en ce qu'elles tracent de la chirurgie du temps une description alerte et qu'elles brossent des portraits vivants de quelques maîtres renommés.

*
**

Suivent deux lettres relatives à Esquirol et Magendie qui, conformément au cadre esquissé au début, ne sont pas reprises ici.

*
**

(*) *Revue Médicale de Bruxelles*, vol. 33, in 8°, oct. 1977. La *Revue Médicale de Bruxelles* est publiée par l'Association des médecins anciens étudiants de l'Université libre de Bruxelles et, comme on le verra dans un instant, c'est d'un professeur de cette université qu'il va être question (notes VdE).

(**) Conservées aux archives de la Commission d'Assistance publique de Bruxelles, elles ont été mises à la disposition du Dr Colard par Mme Dickstein-Bernard, archiviste, à laquelle le Dr Colard et moi-même adressons nos plus vifs remerciements.

Lettre du 11 mai 1829.

Il y a quelques jours, Larrey adressa à Dupuytren un soldat portant une tumeur à la tempe gauche afin d'avoir son avis sur la nature de cette proéminence. Après l'avoir attentivement examinée, le chirurgien chef de l'Hôtel-Dieu déclare qu'il la croit être une tumeur érectile. Mais voici bien une autre fête.

Le surlendemain, le jeune militaire revint muni d'une consultation de Larrey par laquelle il déclarait la considérer comme un fungus des méninges et proposait pour traitement des sangsues sur la circonférence de la tumeur et, le long des vertèbres cervicales, des frictions mercurielles, du mercure à l'intérieur et enfin pour couronner sa thérapeutique des moxas autour du prétendu fungus. Après avoir fait à haute voix la lecture de cette déclaration, Dupuytren nous dit « L'opinion d'un homme d'un mérite aussi rare me fait douter de la mienne, mais je ne puis l'adopter. Il y aurait maintenant de l'inconvenance à combattre celle de Monsieur Larrey ; cependant, je persiste à considérer la tumeur comme érectile, quoique avec moins d'assurance à la soutenir depuis que je sais qu'un chirurgien aussi distingué est d'un avis contraire. » Alors, il examine derechef la maladie. « C'est une tumeur qui occupe toute la fosse temporale gauche. Le doigt enfoncé dans le centre n'y trouve plus la résistance des parois du crâne. Le malade prétend que dans une insomnie il comprime la tumeur pour s'endormir et qu'il réussit. Mais Dupuytren l'ayant comprimée avec force ne produisit aucun assoupissement ou altération sensible des facultés intellectuelles. Elle disparut presque entièrement sous l'application de la main, sans que Larrey sût où se réfugiait le liquide, ce qui fait la base de son opinion dans l'idée qu'il disparaît dans l'intérieur du crâne. Dupuytren remarqua que la pression accrue sur le point le plus élevé faisait saillir la tumeur jusque dans la cavité de la bouche au niveau de l'arcade dentaire. Au reste, on n'y ressent aucune pulsation et le malade se porte bien. Remarquez que le malade ne peut porter depuis longtemps cette tumeur malgré son dire qu'il en est affecté depuis son enfance, car si c'était vrai, il ne serait pas sergent dans la garde, portant une grosseur sur la tempe et qu'il jouit d'une excellente santé ce qui ne s'allie guère avec un fungus de la dure-mère compliqué de carie des os de la tête. Dupuytren lui a conseillé de suivre le traitement de Larrey par politesse sans doute et de revenir à la clinique pour notre instruction dans quelque temps...

Suit la description d'une staphylorrhaphie pour bec-de-loup pratiquée par Roux.

« supportée par le malade qui subit cette opération longue avec une docilité extraordinaire. »

Et celle

« d'une opération de la taille chez Lisfranc tentée par un élève interne sur un malade en très mauvais état, dans le marasme. Le lendemain, le malheureux n'existait plus. Tout fut singulier dans cette opération, ajoute Uytterhoeven assez révolté : l'impardonnable détermination de tailler un pauvre diable réduit à l'extrémité, le mode d'opération et le choix d'un élève dans un cas d'une gravité telle qu'un chirurgien adjoint, même reconnu ou titré, ne pourrait sans imprudence en assumer la responsabilité. Ce Lisfranc me parut avoir la tête un peu fêlée... C'est un mauvais plaisant et un blagueur... Il n'y a que Dupuytren qui vaille le voyage à Paris sous le rapport de l'enseignement... »

Je viens de voir une opération bien intéressante : c'est l'excision de la partie inférieure du rectum par Lisfranc. Avant d'y procéder il entretient ses élèves des observations qui firent naître en lui l'idée de cette opération. Cette explication fut à l'ordinaire entrelardée de plaisanteries, de brocards et de comparaisons assez ignobles...

Il en vient aux maladies cancéreuses du rectum, ainsi nommé, dit-il, parce qu'il est courbe. Il les traite avec le même succès par l'instrument tranchant, car poursuit-il, *audace fortune juvat, timidusque repellit*

Suit la description de l'amputation rectale. « Une autre fois, je lui ai vu opérer l'amputation du doigt auriculaire avec une grande dextérité. Où sont-ils, s'écria-t-il, où sont-ils maintenant les ventres affamés de la Clinique ? » C'est un journal contenant les observations recueillies dans les hôpitaux qui avait dit dans un article que Lisfranc n'opérait pas avec sang-froid. Ses leçons sont toujours mêlées de déclamations, d'apostrophes et surtout contre Dupuytren qu'il appelle « le Fameux ». Qu'advient-il de l'ablation du rectum évoquée plus haut ? Une lettre du 23 juillet nous l'apprend : « La femme que Lisfranc opéra d'un cancer du rectum est morte. Je remarque qu'en général on perd beaucoup d'opérés dans les hôpitaux de Paris. »

**

Lettre du 30 avril 1829 :

Dupuytren est vraiment un homme extraordinaire. C'est à mes yeux le prince des chirurgiens. Jamais je n'ai vu une réunion plus extraordinaire de toutes les qualités qui distinguent un professeur : douceur, sévérité, commisération, coup d'œil d'aigle pour discerner la nature du mal, éloquence facile et élégante, clarté et précision dans ses cours qui ne présentent jamais rien de trop ni de trop peu, mais qui peignent avec une concision rare tout ce qu'il est nécessaire de savoir *. Il est né pour être professeur de clinique comme La Fontaine pour enfanter des fables. Tous les autres praticiens sont éclipsés par l'éclat de son génie, comme les étoiles pâlisent en présence du soleil. J'ai vu et entendu Dupuytren avec admiration, les autres professeurs avec sang-froid. Ils ont du mérite, du talent beaucoup, mais leur malheur est que Dupuytren soit à Paris. Et sa manière d'opérer. Quelle dextérité, quel sang-froid !

Un exemple de ce sang-froid est illustré dans une lettre de fin juin 1829 :

« Je sors à l'instant de l'Hôtel-Dieu où Dupuytren vient de pratiquer une des opérations les plus hardies que la chirurgie puisse en faire la tentative. Un homme s'y trouve couché, atteint depuis plusieurs mois d'une tumeur anévrysmale dont l'existence est évidente mais dont le siège ne peut être déterminé avec la même certitude puisqu'il est douteux si elle est formée par l'artère innommée ou la sous-clavière. L'établissement d'une ligature entre le cœur et la partie anévrysmée est donc impraticable. Mais voulant arracher un homme à une mort inévitable, Dupuytren résolu de faire un dernier effort offrant peu de chances favorables il est vrai, mais qui seul peut faire encore luire une dernière lueur d'espérance. Il résolu d'établir la ligature en dehors du sac, c'est-à-dire de lier l'artère sous-

(*) Note VdE : Ce portrait ne correspond pas exactement avec d'autres, où il est question d'élocution lente ; voir à ce propos le portrait du Dr Isidore Bourdon, dans ma communication du 22 octobre 1977.

clavière, de sorte que le kyste anévrisimal soit intermédiaire au cœur et au lien qui doit serrer le vaisseau...

Cette opération brillante a été pratiquée ce matin, et soutenue par le patient avec un courage, une impassibilité telle que son corps offrait l'immobilité d'un cadavre et que son âme paraissait l'avoir quitté pendant toute la durée des douleurs. N'en concluez pas qu'il était en défaillance. Il n'a rien perdu de ses forces, son intrépidité le soutenait. Sa raison avait saisi, conçu la nécessité de s'abstenir de tout mouvement, de toute plainte qui eut pu gêner le chirurgien dans une opération aussi délicate que difficile.

Malheureusement j'étais très mal placé, j'étais au côté droit de l'amphithéâtre et la tête du malade élevée par un coussin me cachait en partie le lieu où l'opération avait lieu, mais je suivais de l'œil tous les gestes de Dupuytren qui, d'ailleurs, ne touchait pas un fil sans en donner le motif et l'explication. Quatorze artères furent liées avant qu'il tombât sur l'axillaire ; le petit pectoral fut incisé en travers sur une certaine étendue. Le vaisseau fut saisi, reconnu à divers signes par le doigt explorateur de Sanson et autres praticiens distingués, et enfin lié. Au moment de la constriction, Sanson, dont le doigt ne quittait pas l'anévrisme, sentit les battements redoubler de vitesse et de force puis diminuer insensiblement et enfin s'éteindre tout à fait. L'opération a été couronnée de succès puisque l'artère a été liée sans qu'aucun nerf ne soit compris dans la ligature, sans lésion de la veine qui était d'une grosseur si monstrueuse que le chirurgien désespéra un moment de parvenir à son but et sans effusion de beaucoup de sang, puisque grâce à de promptes ligatures placées avec autant d'adresse que de célérité, le blessé n'a perdu qu'environ une once de sang.

« le malade auquel Dupuytren a mis une ligature en dehors de l'anévrisme de la sous-clavière est mort. L'autopsie a démontré un anévrisme du cœur avec amincissement et dilatation, un anévrysme de l'aorte depuis le centre de la circulation jusqu'au-delà du diaphragme. La membrane interne de l'artère était parsemée de tubercules charnus et de traces évidentes d'une inflammation très intense. En post-scriptum : « Dupuytren vient de se battre à coups de poings. Je vous conterai cela. » *

Quel dommage qu'Uyterhoeven n'ait ultérieurement plus fait allusion à ce pugilat qui nous aurait donné un aperçu de la hargne non seulement verbale à laquelle pouvait se laisser aller en public un personnage comme le maître de l'Hôtel-Dieu.

**

Après un stage de cinq mois, il est temps pour Uyterhoeven de rentrer au bercail... il n'est qu'un seul professeur qui l'ait subjugué : Dupuytren.

(*) Note VdE : Nous connaissons les détails de cette empoignade par la communication de Mlle P. Dumaitre, présentée à la séance du 22 octobre 1977.

Le Dr Colard retrace ensuite l'arrivée de Dupuytren à l'Hôtel-Dieu, et les heurts qui l'opposent bientôt à Pelletan, le climat lourd et pesant qui régissent les rapports du vieux maître et du jeune et nouvel adjoint dissimulant mal l'obscur bouillonnement de ses ardeurs latentes. Ce n'est que lorsqu'il est sollicité par le vieux maître hésitant de donner son avis qu'il consent à laisser tomber une opinion sans réplique, tranchante comme un couperet :

« n'approuvant ni en désapprouvant ce qui avait été dit, devant tous les élèves dont les yeux cherchaient les siens, se composant une figure impénétrable. Quand Pelletan était sorti, les élèves suivaient Dupuytren pour avoir son dernier mot. Et ce mot, il prenait soin de le prononcer tout bas en ajoutant un sourire d'indulgence » (Malgaigne).

*
**

Notre excellent collègue, J. Théodoridès a évoqué au cours de la séance du 22 octobre un épisode peu connu de la vie sentimentale de Dupuytren.

Il ne me paraît dès lors nullement contre-indiqué de reprendre les détails de la correspondance adressée par Dupuytren à Boyer relative aux projets matrimoniaux intéressant l'une ou l'autre fille du grand Patron. Lors donc, poursuit le Dr Colard, pour asseoir ses chances de réussite dans la carrière universitaire et hospitalière, quel meilleur moyen que celui d'entrer dans la famille d'un grand Patron. Dupuytren ne rate pas l'occasion qui s'offre à ses prétentions et est admis à faire sa cour auprès de la fille aînée du baron Boyer, chirurgien de l'Empereur. Ce personnage considérable qui a supputé depuis dix ans la valeur de l'éventuel prétendant est enchanté et s'affaire à favoriser des projets où l'ambition tient plus de place que l'amour. Mais la jeune fille est réticente. Soumise aux pressions paternelles et n'osant pas ouvertement se regimber contre elles, elle tergiverse tout en manifestant vis-à-vis d'un fiancé tenace et obsédant, une froideur significative. La situation risquait de s'éterniser sans solution favorable aux vœux de Dupuytren, et sans doute aurait-il rompu plus tôt, si le scrupule de se faire un ennemi de Boyer ne l'avait déterminé à la temporisation. Toutefois, celle-ci a des limites et il se décide à mettre la rétive au pied du mur, en exigeant d'elle une réponse sans équivoque.

Maniant adroitement l'esquive, Adelaïde Boyer, assez sottement, continue à jouer double jeu et persiste à garder une attitude énigmatique. En réalité, elle aime en secret le Dr Roux, le rival malheureux dans les concours de Dupuytren, et n'a pas la franchise de l'avouer. Pendant ce temps son père, volontairement aveugle, se persuade que tout va bien entre les jeunes gens. Alors, pour mettre les choses au point, Dupuytren écrit à Boyer et lui suggère un troc ! Si sa fille aînée l'éconduit, il est prêt à se retourner vers sa cadette. Au demeurant ce qui l'intéresse plus que les deux tendrons, c'est l'amitié de leur père qu'il lui faut à tout prix ménager, et c'est aussi le désir que la décision de rupture soit prise plutôt par la fiancée que par lui. Le

Dr Colard reprend ici la pièce majeure de cette correspondance, telle que la cite Mondor* :

« Je me crois obligé, mon cher père, par l'honneur et la délicatesse dont j'ai puisé des leçons et des exemples auprès de vous, de ne vous cacher aucune des inquiétude de mon sort, prêt à se décider.

« L'embarras que j'éprouve depuis longtemps à vous parler de ce qui fait le sujet de cette lettre vous prouve jusqu'à quel point ma démarche est sincère et combien j'ai craint de vous faire de la peine.

« Vous savez avec quelle ardeur j'ai cherché votre alliance, et avec quel plaisir j'ai reçu la permission que vous me donâtes de faire agréer mes vœux à Mademoiselle Adelaïde, votre fille.

« Vous avez encore été témoin qu'espérant vaincre par mes soins les préventions ou la répugnance que votre fille avait évidemment conçues, j'ai cherché pendant près d'un an à force de soins et d'assiduités, à la ramener à mieux pour moi et que je n'ai cessé de hâter par mes sollicitations le moment de notre union. Cependant, quelques efforts que j'aie faits, je n'ai pu recueillir d'elle aucune marque de préférence, aucune preuve d'affection. Je n'ai pu établir entre elle et moi aucune communauté d'idées, de sentiments, de désirs ou de projets. Je pourrais au contraire citer des discours qu'elle a évidemment tenus dans l'intention de me faire connaître l'éloignement qu'elle a pour moi.

« En continuant mes assiduités, malgré leur peu de succès, j'ai été soutenu, je dois vous le dire, par l'espérance de m'allier à l'homme que j'aime le plus.

« Mais aujourd'hui l'honneur m'oblige, autant que l'intérêt de votre fille, à vous faire connaître sa répugnance dont je m'alarme. J'ai les plus fortes raisons de croire qu'en consentant à me donner sa main, elle a cédé plutôt à votre autorité paternelle et (illisible).

« Ces observations ne sont pas un prétexte pour rompre une alliance qui m'est précieuse à tant de titres : elles ont pour but, au contraire, de l'assurer et de la rendre plus agréable pour tous. Vous avez une fille cadette qui ne partage pas peut-être les préventions ou la répugnance de votre fille aînée pour moi. Eh bien, accordez-moi une faveur plus chère que toutes celles que je vous ai demandées à ce jour. Daignez me donner avec le titre de votre fils la main de Gabrielle dont l'excellent naturel, dont le bon caractère et les qualités aussi solides qu'aimables se laissent moins deviner...

« Je vous ai ouvert mon cœur comme à mon père, je ne pense pas que vous puissiez le mal juger et vous refuser à la justesse de mes observations et de mes demandes. Cependant je laisse la décision de mon sort entre vos mains. »

Boyer fait la sourde oreille vis-à-vis de cette demande pourtant claire et rétorque au contraire qu'il y a lieu de hâter le mariage en précisant ce qu'il y a lieu que son futur gendre fasse dans l'immédiat :

- 1°) apporter un anneau d'or et un d'argent nommés alliances ;
- 2°) une pièce de mariage ;
- 3°) des gants blancs pour les cochers et les domestiques et d'autres pour les personnes qui assisteront au mariage ;
- 4°) un billet de confession.

(*) Henri MONDOR : « Dupuytren », Editions Gallimard, Paris, 1945.

Acculé à prononcer un non catégorique et définitif, Dupuytren écrit une dernière lettre où il expose à nouveau ses arguments :

« Contrainte à un hymen auquel elle ne s'est résolue que pour satisfaire au désir de sa famille, votre fille manifeste plus clairement ses véritables sentiments. Les plaintes altéreront l'amitié que vous me portez et je serai dépouillé avant peu de cette amitié comme je le suis à présent de tout bonheur avec elle. Cette position est affreuse, et je suis certain que je n'y survivrai pas quelques mois...

Je remet cependant entre vos mains la décision de mon sort. Je puis vivre heureux par votre amitié et avec la main de votre fille cadette que je vous ai demandée, que je vous demande encore, mais je mourrai de chagrin si je suis marié à votre fille aînée. »

A cette emphase, le retors baron Boyer répond théâtralement :

« Vous vous êtes laissé aller à des suggestions perfides et vous avez attendu jusqu'au dernier moment pour rompre un mariage qui pourra me faire beaucoup de tort dans l'esprit de l'Empereur, ce qui me fera mourir de chagrin... »

Dans cette joute singulière mêlée de dérisoires astuces où chacun des antagonistes combat à fleuret moucheté en annonçant sa mort prochaine, toute sincérité est absente. C'est à ce point vrai que moins de trois mois plus tard, Dupuytren, délaissant son rôle d'amoureux transi, épousait Mademoiselle Lambert de Sainte-Olive, héritière richement dotée et que, dans la même année, le père Boyer, fort réjoui, mariait ses deux filles.
